L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.——NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 9 NOVEMBRE 1844.

PAR BULLITT, MAGNE & Co.
No. 81, Rue de Chartres.

CONDITIONS DE L'ABEILLE.

ABONNEMENT :

Journal quotidien, une année d'avance $12

Journal de la Campagne, deux fois par semaine, une année d'avance, 5

Le terme de l'abonnement est pour une année. Aucune souscription, soit au journal seulement, soit aux annonces, ne sera reçue, et aucune discontinuance de la part de l'abonné, à moins qu'il n'en ait donné avis par écrit, une semaine avant l'expiration de l'année.

ANNONCES : Une pièce de vers de chaque langue, pour la première insertion, et cinquante cents pour chaque insertion subséquente. Tout changement considérable dans l'annonce est considéré être payé comme une nouvelle insertion. Le nombre de lignes ne compte pas.

ANNONCES pour l'année aux annonceurs.—Les artisans et propriétaires d'ateliers, magasins de détail, 30 lignes, 30 dollars. Artisans et autres institutions publiques, 30 lignes, 30 dollars. Propriétaires de navires, bateaux et bateaux à vapeur, 30 lignes, 30 dollars. Commerces faisant la commission, 30 lignes, 30 dollars. Ventes de nègres et autres propriétés, 30 lignes, 30 dollars.

Le privilège des annonceurs aux conditions ci-dessus ne sera pas étendu au-delà de trois lignes par semaine.

LES ANNONCES de mariages et de décès, les articles qui appellent l'attention du public à des ventes d'immeubles, ou qui spécifient des articles exigés par les passagers, les sommations et les citations, etc. etc. doivent payer au taux des annonces ordinaires.

LES ANNONCES qui ne doivent paraître que par intervalles doivent être payées par carré pour chaque insertion.

LES ANNONCES des autres pièces de vers, de prose, de musique, etc. doivent être payées au double du prix des annonces ordinaires, et d'avance.

LES ANNONCES qui sortiront de la ligne ordinaire des annonces, ou qui demandent du travail, telles que ventes à l'encan par autorité de justice, ventes de plantations et habitations, ventes de terrains à vendre, à louer ou à affermer, esclaves fugitifs, animaux égarés ou égarés, etc., lui seront payées comme simple séparément et aux prix ci-dessus énoncés.

LES ANNONCES qui ne portent pas la durée de l'insertion seront publiées jusqu'à ordre, et devront être payées en conséquence de cette disposition.

AUCUNE ANNONCE, de quelque nature qu'elle soit, ne sera publiée, à moins que l'insertion n'ait été payée d'avance, ou qu'il n'ait été convenu de la payer.

LES THEATRES et autres endroits ouverts pour l'amusement du public, faisant insérer chaque jour de nouvelles annonces, n'ont à payer que le tarif ordinaire des annonces.

LES ANNONCES des candidatures aux emplois publics ne seront admises que d'une nature politique, payées moitié de leur valeur.

SALSEPAREILLE
DE SANDS.

SUR LA QUESTION DE TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT DE L'IMPURETÉ DU SANG — DÉPURATIFS, RHUMATISMES, RHUMATISMES, ÉRUPTIONS DU ROUGEOLES, ÉRUPTIONS DU ROUGEOLES, CLOUS, OPHTHALMIES CHRONIQUES, ÉTIQUE, EXOSTOSES ET ULCÈRES AU FOIE DANS LES JOINTURES, ULCÈRES DANS LA GORGE, SYPHILIS, MALADIES DE LA PEAU, ETC. ETC. EN USAGE PEU JUDICIEUX QUE CERTAINS MÉDICAMENTS, HYDROFISIE, FRAISES, ETC. ETC.

Ces remèdes sont toutes les propriétés nouvelles, concentrées et combinées avec d'autres plantes. Le grand objet des recherches de l'auteur a été de trouver dans la production d'un remède pur, puissant, infaillible sur des maladies pour lesquelles aucun remède n'existe.

Ceux qui en ont usé disent que leur santé a été rétablie par quelques bouteilles, qu'ils ont été complètement guéris de leur maladie, et qu'ils ont été rétablis en santé et en force par quelques bouteilles. Le public est invité à essayer ce remède, qui est recommandé à tous ceux qui souffrent de quelque maladie que ce soit, qui ne peut être guérie par les remèdes ordinaires.

Ceux qui ne peuvent venir chercher le remède eux-mêmes, peuvent le faire venir par la poste, en lui adressant une lettre contenant le prix du remède, et en y ajoutant le port de la lettre. Le prix du remède est de $1 la bouteille, et il est vendu par douzaines, à un rabais considérable.

Agents des manufactures, 66, Camp.

GRAINS & Graines de jardinage—Garantie pour la vente de 1844. Le soussigné vient de recevoir par navires New Yazoo et Robert Morris, un grand assortiment de graines fraîches, venant directement des plus célèbres graineries du Nord, contenant toutes sortes de choux, choux fleurs, céleri, carottes, radis, oignons, navets, radis de 40 jours, à vendre des prix modérés par

W. DINN
11, Commerce.

AVIS.

ANTOINE DUBUC

Ancien Entrepreneur de la Fabrique St-Louis de la Nouvelle-Orléans,

Offre à vendre dans la cimetière No 2, les emplacements vendus particulières et tombes dites "Pourtour" et le "Jardin" que le Gouvernement revenu à la Cathédrale a chargé de recevoir les commandes d'ouvrages de maçonnerie et de fournir au dit prix très modérés. Il offre aussi ses services à la construction ainsi que de tombes et fours.

Ses Bureaux, Rue Royale, No 30 face à la Place St Antoine, Faubourg Marigny.

MORTON & Co.
MARCHANDISES SECHES,
No. 25, rue des Magasins.

Les soussignés ont l'honneur de prévenir ses amis et le public qu'ils ont ouvert un Magasin de Marchandises Sèches, sous la raison de MORTON & Co. et qu'ils se recommandent à leur bienveillance.

WILLIAM DAVIDSON & CO.
AGENTS
DES NEGOCIANTS COMMISSIONNAIRES,
Rue du Canal, No 81.

SMITH BRYAN,
Imprimeur de Marchandises Anglaises et Négociant en commission,
30, rue de la Banque.
REFERENCES :
Benjamin Story, Nouvelle-Orléans.
J. de Hagan, Sml. do
Nicholas Girard, do
M. Grinnell, Minturn & Co, New York.
John Mallon & Co. do
Isaac Lowe & Co, Liverpool.
James et Thomas Kennedy, Belfast, Irlande.
James T. Bryan, Magherafelt, do

P. CUSACHS, Pharmacien.
Magasin en gros de Drogues, de Peintures, d'Huiles, de Medicaments spéciaux, d'articles pour les confiseurs, pour les distillateurs, pour les teinturiers, &c.
Encouragez Cuzée et St. Philippe—Mlle. Orléans.
26 juillet

NORTH & BROTHERS,
MARCHANDS DE MARCHANDISES SECHES,
Rue des Magasins,
Encouragez le commerce de la Commune,
NOUVELLE-ORLEANS

DITTRICH & SHANNON,
Marchands-Commissionnaires,
Consignataires et Expéditeurs par Agence.
No 30, rue Poydras.
FERMONT des avances libérales sur des consignations de marchandises qui leur seront adressées.
R. DITTRICH seul, signera pour la maison.
Les affaires commencées devront rester sous la raison de DITTRICH & Co, seront continuées par eux.
P. C. SHANNON continue des agences d'agences et signera individuellement.
Nouvelle-Orléans, 1er Juillet 1844. 9 juil.

A LOUER—Possession devant être donnée le 1er novembre prochain—Une MAISON à deux étages en briques, située au No 21, rue Vendôme, entre la rue St Joseph Nicholas et la rue Magnolia.
W. EMERSON & Co.
1 oct 146, Tchoupitoulas

MAGASIN A LOUER
Le magasin situé rue Conti, No. 47 entre Chartres et Royale, avec étagères et vitrines.
9 nov 3 Bienvenue sur les lieux.

SUCRE—100 boucaults sucre nouveau sur habitation, à vendre par
A GORDON, WYLIE & Co.
28 oct 53, rue Bienville.

Nouvelle-Orleans :

SAMEDI MATIN, 9 NOVEMBRE 1844.

La semaine qui s'achève, a décidé l'Election Présidentielle ; la semaine qui va s'ouvrir nous fera connaître le résultat. Les retours de vingt et un Etats vont nous arriver coup sur coup et il faut nous attendre à passer par toutes les vicissitudes de l'espérance et du découragement. En effet sur presque tous les points la lutte aura été si vive ou si serrée que les nouvelles les plus contradictoires, les bruits les plus opposés, seront accueillis tour-à-tour, jusqu'au moment où les retours définitifs viendront terminer toutes les incertitudes : vainqueurs aujourd'hui, vaincus demain, jusqu'à l'heure où le dernier bulletin de la Bataille viendra nous apprendre de quel côté s'est fixée la victoire ! Nous ne ferons donc pas mal de faire provision d'un peu de philosophie, afin de ne nous laisser aller, ni à une exaltation trop vive, ni à une tristesse trop profonde; afin d'attendre avec quelque patience, au milieu des bruyeres revirements qui s'opèreront, l'arrêt positif de notre destin. Pas de réjouissance, pas d'affliction prématurée !

Dans notre conviction, M. Clay est élu Président des Etats-Unis ; mais ceci n'est qu'une conviction; et pour nous en féliciter, nous attendons que le résultat soit bien clairement proclamé. Si quelque mouvement imprévu dans l'opinion populaire des autres parties de l'Union venait tromper nos espérances, si M. Clay venait à être battu, mais battu *loyalement*, nous nous soumettrions sans murmure à la décision nationale, en conservant seulement dans le cœur le regret, disons mieux la douleur, de voir le peuple se prononcer contre le meilleur cause, contre le meilleur candidat ! Et qu'on ne s'imagine pas que ces paroles nous soient inspirées par le moindre sentiment de défiance ou de découragement : nous croyons sincèrement à l'élection de M. Clay ; nous avons le ferme espoir que la cause whig a triomphé ; mais l'inverse n'est point dans les choses impossibles. Nos adversaires ont combattu en désespérés, et comptent autant que nous au moins sur le succès. Les uns ou les autres, nous avons un désappointement à craindre, et c'est une raison suffisante, nous le répétons, de ne pas nous livrer à des découragements ou à des réjouissances trop hâtives.

Les nouvelles qui nous sont arrivées par la malle d'hier, nous apportent l'assurance que nos frères du Nord étaient animés de la plus énergique ardeur et qu'ils auront noblement accompli leur devoir. S'ils sont battus, ce ne sera point leur faute : tous étaient à leur poste; tous travaillaient à l'œuvre commune, comme si le succès n'est dépendu que d'eux-seuls; et l'on a toute raison d'espérer que les quatre grands Etats de l'Union se prononceront en faveur de la cause whig, et qu'à leur suite se grouperont assez d'autres Etats secondaires pour assurer à notre candidat une majorité des deux tiers au moins des voix électorales. Cette conjecture s'appuie sur des données assez positives pour que nous la croyions presque infaillible : mais ce n'est qu'une conjecture, et elle peut ne pas se réaliser. Encore une fois, la sentence nationale est prononcée à l'heure qu'il est; et rien n'en peut désormais changer la teneur. Armons-nous donc de la patience qui convient à notre position, et pour nous réjouir de la victoire ou nous affliger de la défaite, attendons que cette sentence nous soit signifiée.

Election de Plaquemines.—Plusieurs personnes qui étaient présentes aux polls de la paroisse Plaquemines, ont l'intention, et nous sommes bien informés, de publier un exposé de ce qui s'y est passé à leur connaissance.—Ne connaissant point personnellement les circonstances de cette élection, nous ajournerons les commentaires et les réflexions qu'un pourrait faire là-dessus jusqu'à ce que les faits soient portés à la connaissance du public, de manière à exclure tout doute sur leur exactitude. Quant aux menaces, de quelque part qu'elles viennent, nous n'avons rien à y répondre.

RETOURS DES ELECTIONS.

	Clay.	Polk.
Nouvelle-Orléans,	414	—
Plaquemines, maj.	—	1006
St. Bernard,	189	84
Jef-ferson y com. la Cbé.	31	—
St. Charles,	90	42
St. Jean Baptiste, maj.	147	—
St. Jacques, maj	170	—
Ascension, maj.	—	25
Assomption, maj.	6	—
Lafourche,	471	137
Terrebonne,	265	104
Avoyelles,	—	—
Ouachita,	—	—
Carroll,	—	—
Madison,	—	—
Concordia, maj.	86	—
St. Tammany	169	199
Ste Hélène,	—	128
Livingston,	—	129
Washington,	—	103
Ste Feliciana,	329	419
Upper Féliciana, maj.	—	65
Pointe Coupée, maj.	—	4
Est Baton Rouge, maj.	—	74
Ouest Baton Rouge, maj.	105	—
Iberville,	253	235
Ste Marie, maj.	210	—
St. Martin,	—	—
Lafayette,	—	—
Calcasieu,	—	—
St. Landry,	—	—
Rapides,	—	—
Natchitoches,	—	—
Caddo,	—	—
Claiborne,	—	—
Union,	—	—
Ouachita,	—	—
Caldwell,	2906	2751

On assure qu'une lettre de l'hon. Jacques Dupré a été reçue en ville annonçant une majorité de 511 voix dans St Landry. Nous ignorons et ce retour comprend on non Calcasieu.

On rapporte diversement la majorité de St. Martin. Suivant les uns elle est de 150 voix, suivant d'autres de 190 voix en faveur de Clay.

Tensas a donné, dit-on, 75 voix de majorité whig.

Mississippi.—Warren, 415 maj pour Clay.
Adams, 327 "
Claiborne, 5 "
Hinds, 261 "

Concert de M. Lehmann.—Malgré le mauvais temps, le concert de cet excellent artiste avait attiré dans la Salle d'Orléans une belle assistance. Les divers morceaux d'harmonie, exécutés par Porchester, ont été accueillis avec de vifs applaudissements, grâce à la manière dont ils ont été enlevés ; mais le grand succès a été pour la "Marche de Henry Clay." Elle a été couverte de Bravos et de Hourrahs enthousiastes; puis redemandée à grande cris par toute la salle. Et qu'on ne s'imagine pas que la faveur obtenue par ce morceau soit simplement due au titre qu'il porte; non, elle lui vient en majeure partie de son propre mérite. En effet, un motif plein de mélodie et de verve, développé à travers une harmonie vigoureuse, un emploi intelligent et habile des instruments en cuivre, en fin une conclusion pleine de fougue et d'éclat qui vous émeut et vous entraîne, voilà certes des qualités suffisantes pour justifier tous les applaudissements. Les intermèdes du concert ont plu généralement, et le public a témoigné en satisfaction aux danseurs qui lui ont rappelé un de ses meilleures connaissances, la *Cachucha*, et lui en ont fait faire une nouvelle qui pourra bien avoir une destinée aussi heureuse : la *Polka*.

CHRONIQUE LOCALE.

Joe Maria, Edward Watts, Thomas Beatty, et J. McDonald ont été arrêtés jeudi soir par la police de la première municipalité, par suite d'une rixe au coin des rues Bienville et Levee.—Il résulte de l'investigation faite devant le Recorder Genois, que Maria avait été attaqué par Watts, et qu'après des coups donnés de part et d'autres, ils se prirent corps à corps et, après une lutte de quelques instants, Beatty et McDonald vinrent alors au secours de Watts et séparèrent les combattans.—Mais Watts avait le nez emporté.—Tous ont été envoyés en Cour Criminelle.

John Hill, cocher, a été arrêté sous l'accusation d'avoir tenté avec d'autres, de voler Mary Ann Wilcox—Sera ultérieurement examiné.

Il paraît que le parti locofoco est partout le même. Il y a dans la partie occidentale de la Pennsylvanie un bourg nommé *Economy*, qui donne plusieurs centaines de votes, presque tous whigs. Les locofocos ayant vainement essayé de les gagner, ont eu recours aux menaces, et l'on a fait circuler une lettre anonyme, au nom des citoyens locofocos du comté de Beaver, menaçant ces braves gens d'Economy de les détruire et d'incendier leurs habitations, s'ils continuaient à voter dans le même sens.

Les Franco-Américains locofocos se sont réunis en meeting à New York, sous le spécieux prétexte de discuter quel candidat il leur convenait de soutenir.—Le major Davezac a fait un discours sur la bataille de la Nouvelle-Orléans, et puis on a demandé ce que les whigs avaient à répondre. Comme il n'y avait pas de whigs présens, on n'a rien répondu, et il a été convenu de voter pour Polk et Dallas et le libre commerce.

—Il est regrettable, dit le N. Y. True Sun, que le Congrès n'ait pas fixé un seul et même jour dans tous les Etats de l'Union pour l'élection présidentielle.

A cela le Philadelphia American répond : "Qu'une loi à cet effet aurait passé au dernier Congrès, si le bill n'avait été retenu exprès dans la Chambre par M. Duncan de l'Ohio, jusqu'après l'ajournement de toutes les législatures locales. Ce ne fut qu'alors que le bill fut envoyé au Sénat, où son adoption n'aurait eu aucun effet.

Le maire de New York, M. Harper, a publié une proclamation dans laquelle il annonce qu'il est dans la ferme intention de réprimer tout désordre pendant les élections, et où il offre $100 de récompense à qui dénoncera une tentative de voter illégalement.

KEY-WEST.

On lit dans le *Light of the Reef* de Key West du 19 octobre :

Deux nègres de l'équipage du brick anglais *Victoria*, allant à Nassau, ont débauché et enlevé un nègre appartenant à M. Hutchinson. Le capit. Hudson, du Victoria, était à quatre milles au large lorsqu'il a eu que le nègre volé était à bord—et malgré cela, il renvoya le nègre à son maître dans son canot. C'est un bon exemple, surtout venant d'un anglais.

Sinistre.—La goélette *Squirrel*, capit. Holmes, allant de St. Jago de Cuba à Boston, est entrée en détresse (à Key West) ayant éprouvé du gros temps.

La goélette *Pacific*, allant de New York aux Attakapas, également outrée, a été condamnée et a été vendue. Le second capitaine et les passagers ont protesté contre la vente alléguant que la goélette était absolument dans le même état qu'à son départ à N. York.

Le navire *Atlantic*, qui s'était échoué sur le *Florida Reef*, est arrivé ici le 13; sa mature et son gréement sont presque entièrement perdus. Le sol dont se composait sa partie supérieure est tout fondu. Les marchandises sont fortement avariées et ont été vendues. L'Atlantic restera ici jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles des assureurs.

Un journal de Cincinnati parle favorablement de la fabrique de sucre de maïs établie à New Harmony. Sans aucun doute on peut faire du sucre de maïs, du sucre de betterave, etc. Mais jamais tout cela ne pourra soutenir la concurrence du sucre de canne.

Une calomnie chèrement payée.—Le Lafayette (Alabama) *Herald*, parle d'un procès en diffamation où la calomniateur a été condamné à payer $5000 de dommages intérêts. Les parties ont transigé toutefois et 2,000 ont été payés.

FEUILLETON.

LES TROIS MOUSQUETAIRES,

Par Alexandre Dumas.

SIXIEME PARTIE.

UNE GOUTTE D'EAU. [Suite]

Cependant le bruit devenait plus fort ; les chevaux ne devaient pas être à plus de cent cinquante pas ; et on ne les apercevait pas encore, c'est que la route faisait un coude. Toutefois, le bruit était si distinct qu'on eut pu compter les chevaux par le bruit accéléré de leurs fers.

Milady regardait de toute la puissance de son attention ; il faisait juste assez clair pour qu'elle pût reconnaître ceux qui venaient.

Tout à coup, au détour du chemin, elle vit reluire des chapeaux galonnés et flotter des plumes, elle compta deux, puis cinq, puis huit cavaliers. L'un d'eux précédait tous les autres de deux longueurs de cheval.

Milady poussa un rugissement. Dans celui qui tenait la tête, elle reconnut d'Artagnan.

—Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Mme. Bonacieux, qu'y a-t-il donc ?

—C'est l'uniforme des gardes de M. le cardinal ; pas un instant à perdre, s'écria milady. Fuyons, fuyons !

—Oui, oui, fuyons, répéta Mme. Bonacieux, mais sans pouvoir faire un pas, clouée à sa place par la terreur.

On entendit les cavaliers qui passaient sous la fenêtre.

—Venez donc, mais venez donc, s'écriait milady en essayant de traîner la jeune femme par le bras. Grâce au jardin, nous pouvons fuir encore, j'ai la clef ; mais hâtons-nous, dans quelques secondes il sera trop tard.

Mme. Bonacieux essaya de marcher, fit deux pas et tombe sur ses genoux.

Milady essaya de la soulever et de l'emporter, mais elle ne put en venir à bout.

En ce moment on entendit le roulement de la voiture qui, à la vue des mousquetaires, partait au galop. Puis trois ou quatre coups de feu retentirent.

—Une dernière fois, voulez-vous venir ? s'écria milady.

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! vous voyez bien que les forces me manquent, vous voyez bien que je ne puis marcher ! Fuyez seule.

—Fuir seule ! vous laisser ici ! non, non, jamais ! s'écria milady.

Tout a coup un éclair livide jaillit de ses yeux, elle courut à la table, versa dans le verre de Mme Bonacieux le contenu d'un chaton de bague qu'elle ouvrit avec une promptitude singulière.

C'était un grain rougeâtre qui se fondit aussitôt.

Puis prenant le verre d'une main ferme :

—Buvez, dit-elle, ce vin vous donnera des forces ; buvez.

Et elle approcha le verre des lèvres de la jeune femme, qui but machinalement.

—Ah ! ce n'est pas ainsi que je voulais me venger, dit milady en repoussant avec un sourire infernal le verre sur la table, mais ma foi on fait ce qu'on peut.

Et elle s'élança hors de l'appartement.

Mme Bonacieux la regarda fuir sans pouvoir la suivre ; elle était comme ces gens qui rêvent qu'on les poursuit et qui essaient vainement de marcher.

Quelques minutes se passèrent, un bruit affreux retentissait à la porte, à chaque instant Mme Bonacieux attendait avoir reparaître milady, qui ne reparaissait pas.

Plusieurs fois, de terreur sans doute, la sueur mortale trouda son front brûlant.

Enfin elle entendit le grincement des grilles qu'on ouvrait ; le bruit des bottes et des éperons retentit par les escaliers ; il se fixait un grand moment de vie qui allaient se rapprochant et au milieu desquelles il lui semblait entendre prononcer son nom.

Tout a coup elle jeta un grand cri de joie et s'élança vers la porte ; elle avait reconnu la voix de d'Artagnan.

—D'Artagnan ! d'Artagnan ! s'écria-t-elle, est-ce vous ? Par ici !

—Constance! Constance! répondit le jeune homme, où êtes-vous ? Mon Dieu!

Au même moment la porte de la cellule céda au choc plutôt qu'elle ne s'ouvrit. Plusieurs hommes se précipitèrent dans la chambre ; Mme Bonacieux était tombée sur un fauteuil sans pouvoir faire un mouvement.

D'Artagnan jeta un pistolet encore fumant qu'il tenait à la main et tomba à genoux devant sa maîtresse ; Athos rejeta le sien à sa ceinture, Porthos et Aramis, qui tenaient leurs épées nues, les remirent au fourreau.

—Oh ! d'Artagnan, mon bien-aimé d'Artagnan, tu viens donc enfin ! tu ne m'avais pas trompée ; c'est bien toi !

—Oui, oui. Constance. Réunis enfin!

—Oh! *elle* avait beau dire que tu ne viendrais pas, j'espérais soudainement, je n'ai pas voulu fuir. Oh ! comme j'ai bien fait comme je suis heureuse !

—Et moi *elle*, Athos, qui s'était assez triomphalement, se leva tout à coup.

—Elle? Qui *elle*? demanda d'Artagnan.

—Mais, ma compagne, celle qui, par amitié pour moi, voulait me soustraire à votre colère, celle qui, vous prenant pour des gardes du cardinal, vient de s'enfuir.

—Votre compagne, s'écria d'Artagnan, de venant plus pâle que le voile blanche de sa maîtresse; de quelle compagne voulez-vous parler?

—De celle dont la voiture était à la porte; d'une femme qui se dit votre amie, d'Artagnan, d'une femme à qui vous avez tout raconté.

—Son nom ! s'écria d'Artagnan; mon Dieu! ne savez-vous donc pas son nom!

—Si fait ! on l'a prononcé devant moi; mais c'est étrange..... Ah ! mon Dieu ! ma tête se trouble, je n'y vois plus.....

—A moi ! mes amis, à moi ! ses mains sont glacées, s'écria d'Artagnan; elle se trouve mal. Grand Dieu ! elle perd connaissance.

Tandis que Porthos appelait au secours de toute la puissance de sa voix, Aramis courut à la table pour prendre un verre d'eau, mais il s'arrêta en voyant l'horrible altération du visage d'Athos, qui, dressé devant la table, les cheveux hérissés, les traits glacés de stupeur, regardait l'un des verres, et semblait en proie au doute le plus horrible.

Oh ! disait Athos, oh ! non, c'est impossible : Dieu ne permettrait pas un pareil crime !

—De l'eau ! de l'eau ! criait d'Artagnan, de l'eau!

—Oh! parle femme! pauvre femme! murmurait Athos, d'une voix mourante.

—Mais qui vous a versé le vin qui était dans ce verre?

—*Elle*

—Mais qui donc *elle*?

—Ah ! je me souviens, dit Mme Bonacieux : la comtesse de Winter.

Les quatre amis poussèrent un seul et même cri, mais celui d'Athos domina tous les autres.

Le moment, le visage de Mme Bonacieux devint livide, une douleur sourde la tortura, et elle tomba haletante dans les bras de Porthos et d'Aramis.

D'Artagnan saisit les mains d'Athos avec une angoisse impossible à décrire.

—Eh quoi! dit-il, tu crois ?

Sa voix s'éteignit dans un râle.

—Je crois tout, dit Athos, en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

—D'Artagnan ! d'Artagnan ! s'écria Mme Bonacieux, où est-elle ? ne me quitte pas, tu vas mourir !

D'Artagnan lâcha les mains d'Athos, qu'il tenait encore entre ses mains crispées, et courut à elle.

Son visage si beau était tout bouleversé, ses yeux vitreux n'avaient déjà plus de regard, un tremblement convulsif agitait son corps, la sueur coulait sur son front.

—Au nom du ciel, courez, appelez, Porthos, Aramis ; mon bien-aimé meurt !

—Inutile, dit Athos, inutile ; au poison qu'elle verse, il n'y a pas de contrepoison.

—Oui, oui, du secours, du secours, murmura Mme Bonacieux; du secours!

Puis rassemblant toutes ses forces, elle prit la tête du jeune homme entre ses deux mains, le regarda un instant comme si toute son ame était passée dans son regard, et avec un cri sanglotant elle appuya ses lèvres sur les siennes.

—Constance ! Constance ! s'écria d'Artagnan.

Un soupir s'échappa de la bouche de Mme. Bonacieux; elle tourna celles de d'Artagnan; ce soupir, c'était plus âme si chaste et si aimante qui remontait au ciel.

D'Artagnan ne sentait plus qu'un cadavre entre ses bras.

Le jeune homme poussa un cri et tomba près de sa maîtresse aussi pâle et aussi glacé qu'elle.

Porthos pleura ! Aramis montra le poing au ciel ! Athos fit le signe de la croix !

En ce moment un homme parut sur la porte, presque aussi pâle que ceux qui étaient dans la chambre et regarda autour de lui, vit Mme. Bonacieux morte et d'Artagnan évanoui.

Il apparaissait juste à cet instant de stupeur qui suit les grandes catastrophes.

—Je ne m'étais pas trompé, dit-il; voilà M. d'Artagnan, et vous êtes ses trois amis, MM. Athos, Porthos et Aramis.

Ceux dont les noms venaient d'être prononcés regardaient l'étranger avec étonnement; il leur semblait à tous trois le reconnaître.

—Messieurs, reprit le nouveau venu, vous êtes comme moi à la recherche d'une femme qui, seule, avait accueilli tour-à-tour, jusqu'au moment où les retours définitifs viendront terminer toutes les incertitudes : vainqueurs aujourd'hui, vaincus demain, jusqu'à l'heure où le dernier bulletin de la Bataille viendra nous apprendre de quel côté s'est fixée la victoire ! Nous ne ferons donc pas mal de faire provision d'un peu de philosophie, afin de ne nous laisser aller, ni à une exaltation trop vive, ni à une tristesse trop profonde; afin d'attendre avec quelque patience, au milieu des bruyeux revirements qui s'opèreront, l'arrêt positif de notre destin. Pas de réjouissance, pas d'affliction prématurée !

Dans notre conviction, M. Clay est élu Président des Etats-Unis ; mais ceci n'est qu'une conviction; et pour nous en féliciter, nous attendons que le résultat soit bien clairement proclamé. Si quelque mouvement imprévu dans l'opinion populaire des autres parties de l'Union venait tromper nos espérances, si M. Clay venait à être battu, mais battu *loyalement*, nous nous soumettrions sans murmure à la décision nationale, en conservant seulement dans le cœur le regret, disons mieux la douleur, de voir le peuple se prononcer contre le meilleure cause, contre le meilleur candidat ! Et qu'on ne s'imagine pas que ces paroles nous soient inspirées par le moindre sentiment de défiance ou de découragement : nous croyons sincèrement à l'élection de M. Clay ; nous avons le ferme espoir que la cause whig a triomphé ; mais l'inverse n'est point dans les choses impossibles. Nos adversaires ont combattu en désespérés, et comptent autant que nous au moins sur le succès. Les uns ou les autres, nous avons un désappointement à craindre, et c'est une raison suffisante, nous le répétons, de ne pas nous livrer à des découragements ou à des réjouissances trop hâtives.

Les nouvelles qui nous sont arrivées par la malle d'hier, nous apportent l'assurance que nos frères du Nord étaient animés de la plus énergique ardeur et qu'ils auront noblement accompli leur devoir. S'ils sont battus, ce ne sera point leur faute : tous étaient à leur poste; tous travaillaient à l'œuvre commune, comme si le succès n'est dépendu que d'eux-seuls; et l'on a toute raison d'espérer que les quatre grands Etats de l'Union se prononceront en faveur de la cause whig, et qu'à leur suite se grouperont assez d'autres Etats secondaires pour assurer à notre candidat une majorité des deux tiers au moins des voix électorales. Cette conjecture s'appuie sur des données assez positives pour que nous la croyions presque infaillible : mais ce n'est qu'une conjecture, et elle peut ne pas se réaliser. Encore une fois, la sentence nationale est prononcée à l'heure qu'il est; et rien n'en peut désormais changer la teneur. Armons-nous donc de la patience qui convient à notre position, et pour nous réjouir de la victoire ou nous affliger de la défaite, attendons que cette sentence nous soit signifiée.

Election de Plaquemines.—Plusieurs personnes qui étaient présentes aux polls de la paroisse Plaquemines, ont l'intention, et nous sommes bien informés, de publier un exposé de ce qui s'y est passé à leur connaissance.—Ne connaissant point personnellement les circonstances de cette élection, nous ajournerons les commentaires et les réflexions qu'un pourrait faire là-dessus jusqu'à ce que les faits soient portés à la connaissance du public, de manière à exclure tout doute sur leur exactitude. Quant aux menaces, de quelque part qu'elles viennent, nous n'avons rien à y répondre.

RETOURS DES ELECTIONS.

	Clay.	Polk.
Nouvelle-Orléans,	414	—
Plaquemines, maj.	—	1006
St. Bernard,	189	84
Jef-ferson y com. la Cbé.	31	—
St. Charles,	90	42
St. Jean Baptiste, maj.	147	—
St. Jacques, maj	170	—
Ascension, maj.	—	25
Assomption, maj.	6	—
Lafourche,	471	137
Terrebonne,	265	104
Avoyelles,	—	—
Ouachita,	—	—
Carroll,	—	—
Madison,	—	—
Concordia, maj.	86	—
St. Tammany	169	199
Ste Hélène,	—	128
Livingston,	—	129
Washington,	—	103
Est Féliciana,	329	419
Ouest Féliciana, maj.	—	65
Pointe Coupée, maj.	—	4
Est Baton Rouge, maj.	—	74
Ouest Baton Rouge, maj.	105	—
Iberville,	253	235
Ste Marie, maj.	210	—
St. Martin,	—	—
Lafayette,	—	—
Calcasieu,	—	—
St. Landry,	—	—
Rapides,	—	—
Natchitoches,	—	—
Caddo,	—	—
Claiborne,	—	—
Union,	—	—
Ouachita,	—	—
Caldwell,	2906	2751

On assure qu'une lettre de l'hon. Jacques Dupré a été reçue en ville annonçant une majorité de 511 voix dans St Landry. Nous ignorons et ce retour comprend on non Calcasieu.

On rapporte diversement la majorité de St. Martin. Suivant les uns elle est de 150 voix, suivant d'autres de 190 voix en faveur de Clay.

Tensas a donné, dit-on, 75 voix de majorité whig.

Mississippi.—Warren, 415 maj pour Clay.
Adams, 327 "
Claiborne, 5 "
Hinds, 261 "

Concert de M. Lehmann.—Malgré le mauvais temps, le concert de cet excellent artiste avait attiré dans la Salle d'Orléans une belle assistance. Les divers morceaux d'harmonie, exécutés par Porchester, ont été accueillis avec de vifs applaudissemens, grâce à la manière dont ils ont été enlevés ; mais le grand succès a été pour la "Marche de Henry Clay." Elle a été couverte de Bravos et de Hourrahs enthousiastes; puis redemandée à grande cris par toute la salle. Et qu'on ne s'imagine pas que la faveur obtenue par ce morceau soit simplement due au titre qu'il porte; non, elle lui vient en majeure partie de son propre mérite. En effet, un motif plein de mélodie et de verve, développé à travers une harmonie vigoureuse, un emploi intelligent et habile des instruments en cuivre, en fin une conclusion pleine de fougue et d'éclat qui vous émeut et vous entraîne, voilà certes des qualités suffisantes pour justifier tous les applaudissemens. Les intermèdes du concert ont plu généralement, et le public a témoigné en satisfaction aux danseurs qui lui ont rappelé un de ses meilleures connaissances, la *Cachucha*, et lui en ont fait faire une nouvelle qui pourra bien avoir une destinée aussi heureuse : la *Polka*.

CHRONIQUE LOCALE.

Joe Maria, Edward Watts, Thomas Beatty, et J. McDonald ont été arrêtés jeudi soir par la police de la première municipalité, par suite d'une rixe au coin des rues Bienville et Levee.—Il résulte de l'investigation faite devant le Recorder Genois, que Maria avait été attaqué par Watts, et qu'après des coups donnés de part et d'autres, ils se prirent corps à corps et, après une lutte de quelques instants, Beatty et McDonald vinrent alors au secours de Watts et séparèrent les combattans.—Mais Watts avait le nez emporté.—Tous ont été envoyés en Cour Criminelle.

John Hill, cocher, a été arrêté sous l'accusation d'avoir tenté avec d'autres, de voler Mary Ann Wilcox—Sera ultérieurement examiné.

Il paraît que le parti locofoco est partout le même. Il y a dans la partie occidentale de la Pennsylvanie un bourg nommé *Economy*, qui donne plusieurs centaines de votes, presque tous whigs. Les locofocos ayant vainement essayé de les gagner, ont eu recours aux menaces, et l'on a fait circuler une lettre anonyme, au nom des citoyens locofocos du comté de Beaver, menaçant ces braves gens d'Economy de les détruire et d'incendier leurs habitations, s'ils continuaient à voter dans le même sens.

Les Franco-Américains locofocos se sont réunis en meeting à New York, sous le spécieux prétexte de discuter quel candidat il leur convenait de soutenir.—Le major Davezac a fait un discours sur la bataille de la Nouvelle-Orléans, et puis on a demandé ce que les whigs avaient à répondre. Comme il n'y avait pas de whigs présens, on n'a rien répondu, et il a été convenu de voter pour Polk et Dallas et le libre commerce.

—Il est regrettable, dit le N. Y. True Sun, que le Congrès n'ait pas fixé un seul et même jour dans tous les Etats de l'Union pour l'élection présidentielle.

A cela le Philadelphia American répond : "Qu'une loi à cet effet aurait passé au dernier Congrès, si le bill n'avait été retenu exprès dans la Chambre par M. Duncan de l'Ohio, jusqu'après l'ajournement de toutes les législatures locales. Ce ne fut qu'alors que le bill fut envoyé au Sénat, où son adoption n'aurait eu aucun effet.

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS

Vendredi soir, 8 novembre 1844.

Il y a eu plus d'animation qu'il n'en a été depuis plusieurs jours ; les affaires reprennent décidément. L'excitation qui a précédé l'élection commençant à s'apaiser.

A l'exception de la journée d'hier, il y a eu plusieurs ventes pour un temps pour et retraite.

COTON—Arrivée depuis le 1er courant, de Louisiane et Mississippi 4410 b., Tennessee 1213, Arkansas 146, Texas 142, ensemble 9,524 balles, ce qui fait, de temps, pour Liverpool 1,641 balles, Bristol 2,148, Havre 5,810, St. Valerie (France) 564, Barcelone 50, Gênes 12, Hamburg 72, ensemble 7,724 balles, ce qui fait une augmentation dans notre stock de 1,800 balles, ce qui fait une augmentation dans notre stock de 1,800 balles, ce qui fait une augmentation d